

Parfums anciens

À François Coppée.

*

Ô senteur suave et modeste

Qu'épanchait le front maternel,

Et dont le souvenir nous reste

Comme un lointain parfum d'autel,

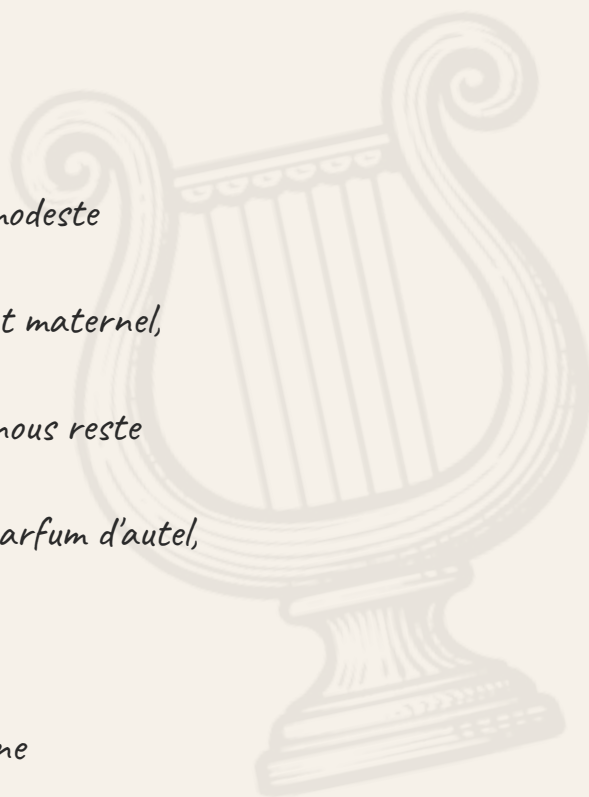
Pure émanation divine

Qui mêlait en moi ta douceur

À la petite senteur fine

Des longues tresses d'une sœur,

Chère odeur, tu t'en es allée



Où sont les parfums de jadis,

Où remonte l'âme exhalée

Des violettes et des lis.

** **

Ô fraîche senteur de la vie

Qu'au temps des premières amours

Un baiser candide a ravié

Au plus délicat des velours,

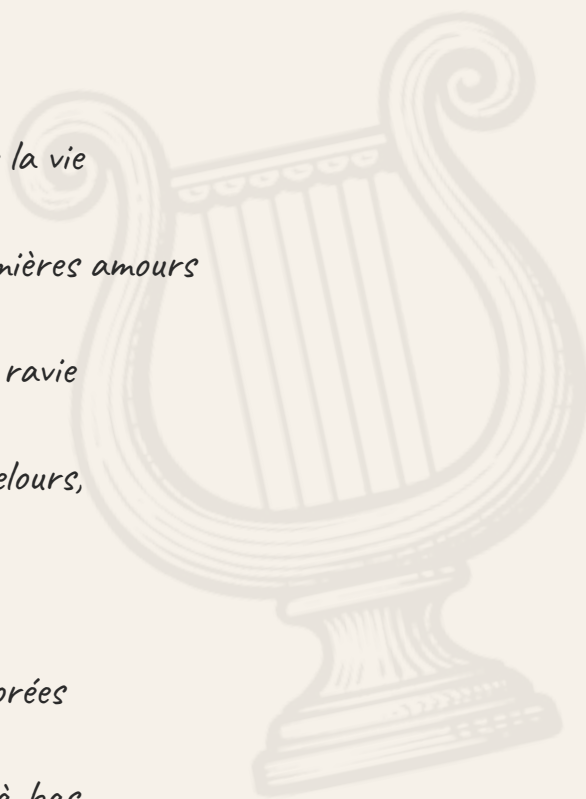
Loin des lèvres décolorées

Tu t'es enfuie aussi là-bas,

Jusqu'où planent, évaporées,

Les jeunessees des vieux lilas,

Et le cœur, cloué dans l'abîme,



Ne peut suivre, à ta trace uni,

Le voyage épars et sublime

Que tu poursuis dans l'infini.

** * **

Mais ô toi, l'homicide arôme

Dont en pleurant nous nous grisons,

Où notre cœur cherchait un baume

Et n'aspira que des poisons,

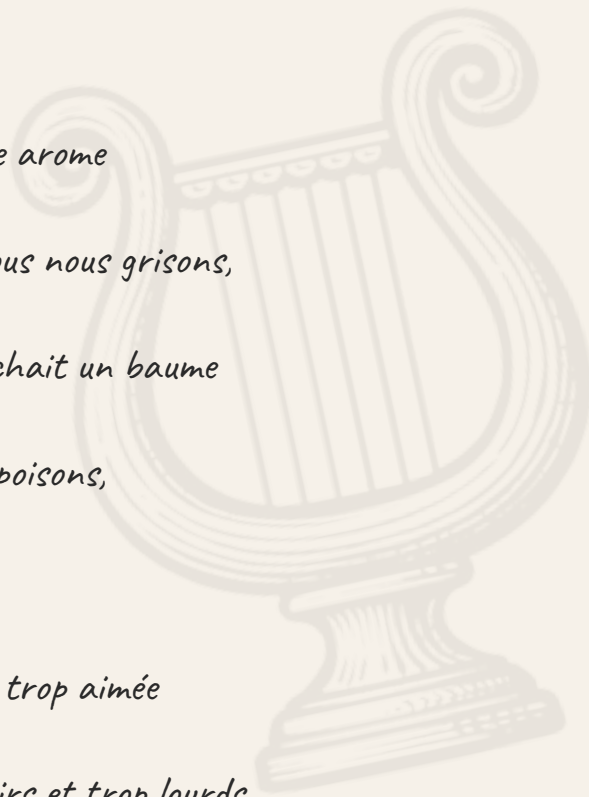
Ah ! Toi seule, odeur trop aimée

Des cheveux trop noirs et trop lourds,

Tu nous laisses, courte fumée,

Des vestiges brûlant toujours.

Dans les replis où tu te glisses



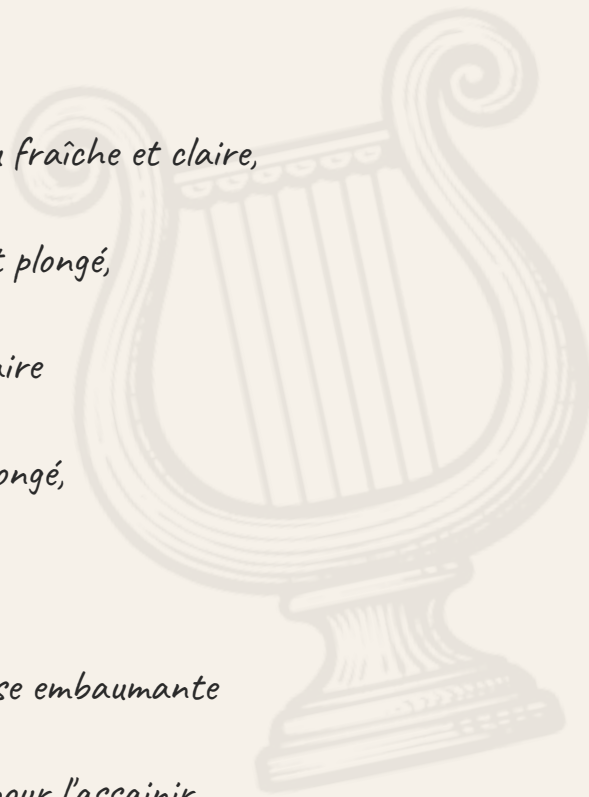
*Tu déposes un marc fatal,
Comme l'âcre odeur des épices
S'incruste aux coins d'un vieux cristal.*

** * * **

*En tel, dans une eau fraîche et claire,
Le flacon, vainement plongé,
Garde l'âcreté séculaire
De l'essence qui l'a rongé,*

*Tel, dans la tendresse embaumante
Que verse au cœur, pour l'assainir,
Une fidèle et chaste amante,
Sévit encor ton souvenir.*

Ô parfum modeste et suave,



Épanché du front maternel,

Qui lave ce que rien ne lave,

Où donc es-tu, parfum d'autel ?

René-François Sully Prudhomme (1839-1907)

